



# L'ÉTUDIANT LIBÉRAL



LIÉGEOIS  
POLITIQUE  
LITTÉRAIRE  
HUMORISTIQUE  
BI-MENSUEL

défend les idées libérales et pas nécessairement le parti libéral

Affilié à l'Union de la Presse Périodique Belge  
Union Professionnelle reconnue.

<b>REDACTION :</b> Hubert THIBERT rue Raikem, 26, Liège	<b>DIRECTION POLITIQUE :</b> Georges MOREAU 14, place Foch, Liège	<b>ADMINISTRATION :</b> Charles DORMANN 246, rue Basse-Wez, Liège C. Ch. p. : 36885	<b>La responsabilité des articles</b> Incombe à leurs auteurs.	<b>ABONNEMENTS :</b> Bourgeois : 15 fr. Etudiants : 6 fr. Professeurs : 12 fr.	<b>Protecteurs :</b> Honneur : 25 fr. 25 fr. et plus
---	---	--	---	---	--

## Un temps pour rien ?

Rien ne se perd de la souffrance. E. DABIT.

Durant les 21 années qui se terminèrent le 3 septembre 1939, les peuples de l'Europe, après avoir eu un moment à la vie, sentirent leur échapper un bonheur pour lequel ils avaient été saignés. Ils avaient aspiré à une paix que leurs maîtres ne surent, ni voulurent leur donner.

Ce furent 21 années de paresse où on laissait s'accumuler les menaces en se régalant de beaux discours. C'était le temps où les généraux envahissaient l'Académie française, où la belote faisait oublier aux ouvriers leur misère, où les intellectuels trahissant leur mission se mêlaient aux rangs des profiteurs. Quant à la classe dite moyenne elle mourait dans la résignation. Les progrès de la technique donnaient bien trop la jeunesse pour lui donner le loisir de songer à son avenir ; sur tout, elle était bien trop encouragée aux choses collectives. Par snobisme, elle croyait s'honorer en combattant pour des mots. Les vieillards, et pour cause n'ont pas coutume de se préoccuper beaucoup du lendemain. Le silence, d'ailleurs, est préférable aux élucubrations du gâtisme. Quant aux hommes « mûrs » (ce qu'il en restait), les uns profitaient, d'autres ne pouvaient pas grand-chose ; et ceux qui avaient rapporté quelque enseignement du front ils préféraient regarder fleurir leur boutonnière plutôt que de livrer la leçon à leurs rejetons. En somme, moralement et physiquement, la génération était fichue. Ce qu'il y avait de libéral quittait progressivement le monde. En ne protestait guère, car on avait connu trop de déceptions pour ne pas souhaiter que cela changeât.

C'était l'époque des vies sans horizon. Cependant que le chaos s'installait. La guerre, qui demeurait haïssable à tous les peuples, leur apparut

successivement probable, inévitable, nécessaire.

Alors, ce fut de nouveau la guerre. Vingt années de fiasco n'auraient donc servi à rien ?

Si, car au-delà des luttes sordides où leurs maîtres les partageaient, les hommes qui chaque matin, à la lecture des gazettes, se demandaient avec une anxiété croissante « vivrai-je ? » sont prêts pour forger la paix de demain.

Les vérités premières peuvent se cacher souvent ; elles n'en demeurent pas moins vivaces. Ce fut manifeste au lendemain de Munich, quand les peuples voyant définitivement éliminée l'angoisse de la guerre, acclamèrent avec élan les hommes d'Etat de retour dans leurs chaires respectives.

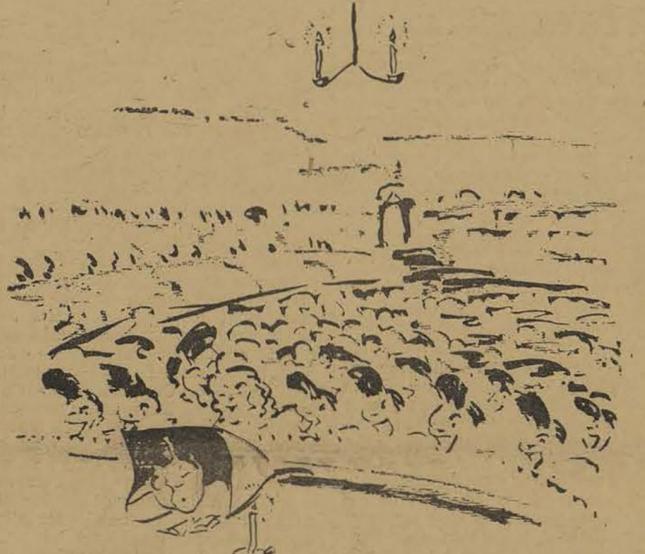
Il faudra que les peuples, souverains cette fois, adoptent pour leur Fédération une nouvelle « Déclaration des Droits de l'Homme », où celui à la vie soit inscrit et respecté. Car s'ils furent asservis, on ose espérer qu'ils ne furent point dupes. L'époque 18-39 fut un défi pour l'Homme. Le mieux qu'on puisse en penser est qu'elle soit une leçon et l'exemple de ce qu'il ne faut pas recommencer.

L'Homme ne diffère des autres animaux que par son goût du superflu. Sans doute, par certains de ses objets cet amour contribua-t-il à l'ennoblir. Mais on a le tort de ne considérer que leur rôle pour placer l'Homme, sans discussion, au sommet de l'échelle. Car, bien souvent, au contraire de ses « inférieurs », l'Homme oublie l'essentiel par manque de courage ou d'intelligence.

Diriger l'instinct, c'est bien ; mais le sacrifier pour l'amour des mots ou autres futilités, c'est y risquer sa peau. Et tout de même, la conservation, ce n'est pas le dernier des biens.

Hubert THIBERT.

## 60<sup>me</sup> de l'A.E.E.S. - PROGRAMME



- Jeudi 22 février**
  - 10 h. 30 Fleurs au Monument aux Morts.
  - 11 h. 30 Réception à l'Hôtel de Ville.
  - 14 h. Tournoi de Belote.
  - 20 h. Revue : Piston sous l'Effort.
- Vendredi 23 févr.**
  - 10 h. Tournoi de Belote (suite).
  - 14 h. Visite du Val-Benoît.
  - 20 h. Concours Interuniversitaire de Chansons Estudiantines.
  - 23 h. Guindaille Monstre.
- Samedi 24 février**
  - 10 h. Fin du Tournoi de Belote.
  - 14 h. Tournoi de Balle-Pelote.
  - 18 h. Banquet de Clôture.

## GALATERIES

« C'est la saison où les galants font leur choix » disait Taven, la sorcière ; elle avait tort car l'amour n'a que faire des saisons et l'arc de la divinité sagittaire reste bandé toute l'année. C'est la saison tout simplement, celle des concerts, des spectacles et des soirées de danse que nous a ramenée le Dieu des frimas.

Dans les ménages, tout manifeste que ce soir, il y a gala ; 19 heures : Monsieur s'étrangle à nouer son papillon d'habit, Madame geint dans son boudoir ; la robe qu'elle vient de passer a rayé le badigeon de son visage et détruit le savant échafaudage de sa chevelure ; par comble d'infortune, ses ongles ont provoqué le long de ses « 46 fin » une échelle à laquelle, hélas, je ne puis monter qu'en imagination... Ce soir, il y a gala...

La salle ; chatoiement de couleurs ; ravissement des sens à la vue des charmes mis en relief par l'échancrure d'un corsage et le reflet d'un satin ; écoulement aussi à l'évocation de ce que doit représenter, nue, cette beauté d'autan qui exhibe ses bourrelets graisseux par désespoir que son mari ne les lui tâte plus. Impression mêlée : désir et répulsion voisinent ; pitié pour une humanité qui, parmi tant d'inventions, n'est pas encore parvenue à tisser ce cache-sein idéal qui réaliserait la devise de Orange-Nassau : « Je maintiendrai ».

« O ma chère... cette robe... ; saviez-vous que... ; qui l'eût cru... ? » Tournoiement des commérages ; racontars, no-sures, application parfaite des leçons de Don Basile. Là-bas, sur la scène, la beauté se déploie ; pour qui ?

La salle s'épie, du côté féminin du moins ; le sexe mâle s'ennuie, à moins qu'il ne se torde les yeux à scruter les secrets d'une poitrine contiguë.

« Que c'était ravissant. » Approbations, critiques, appréciations techniques après tel concerto qu'avait joué Thibaud ; chacun s'en voudrait de n'avoir aucun avis ; l'atmosphère est propice à l'éclosion de musicologues. Mozart est resté accroché au regard promoteur d'une fleur bleue du premier balcon et César Franck s'est perdu dans la vexation d'un coup de coudé que Madame a donné à son mari pour lui rappeler qu'« Une femme désireras, en mariage seulement ».

Une anecdote, voulez-vous, lecteur ? « C'était, il y a deux ans, je crois. On jouait dans un cinéma de la ville cet infâme navet « Un grand amour de Beethoven ». Je suivais la bande d'un œil distrait ; entret deux dames, d'un âge que l'on se plaît à dire incertain parce qu'il est mûr ; minauderie, insinuation ; à l'écran, Harry Baur — Beethoven (?) écrivait le piano ; une des deux dames, derrière moi, commente la mélodie : « Pas fameux... ça. » La jeune fille qui, debout près du piano, félicitait le Maître, lui demande comment il intitulerait cette composition : Beethoven achève son inspiration et, après un coup d'œil sur le projecteur : « La Sonate au clair de lune ». Et alors, la même dame, dans la salle, émet : « Ma chère, c'était la Sonate au clair de lune ; comme c'était beau... » Sans commentaire. CACA PISTOL.

Elle vaincra parce que comme le dit Thomas Mann « La liberté rajeunie s'oppose à la fausse jeunesse de la dictature », parce que « la jeunesse présomptueuse du fascisme n'est, à côté de la sienne, qu'une grimace ». Elle est, au contraire des dictatures, relation de l'esprit et de la vie. Elle est force de Paix, ce qui nous la rend chère, avant tout.

Elle n'est pas sans défauts, comme cet article le montre en partie, mais elle possède en elle une possibilité illimitée de renouvellement. Elle peut devenir une réalité plus grande et plus belle, si nous, les jeunes, en avons le désir et surtout la volonté.

P. P.

« Agis en penseur et pense en homme d'action. » (Bergson).

## Avenir de la démocratie.

Pendant plus d'un siècle, un grand principe la liberté individuelle, a été admis quasi unanimement comme une condition fondamentale de tout progrès humain. De ce principe dérivent la démocratie politique et le libéralisme économique. L'initiative individuelle dans le domaine économique étant la suite logique des doctrines individualistes exprimées dans la Déclaration des Droits de l'Homme.

Mais aujourd'hui le libéralisme économique s'est transformé en un capitalisme d'oppression, supprimant imployablement les individus incapables de lui résister. La démocratie elle, se perd en bavardages petit-bourgeois et apparaît à beaucoup de gens comme un régime vieillot, dépassé, rutilé, incapable de résoudre les graves problèmes du temps présent. Elle semblerait n'être plus qu'une lamentable phraseologie, cachant des intérêts égoïstes et l'intervention corruptrice s'est substituée en fait à l'égalité politique des citoyens.

Pour se libérer de leur angoisse et de leur inertie, de leur stagnation, des peuples ont admis au pouvoir les sectateurs de la violence. Ces derniers, sous une apparence dynamique et révolutionnaire ont érigé en principe de gouvernement l'injustice, le lâcheté, le mensonge, la cruauté, la haine, etc... La contrainte, dans tous les domaines triomphante. Déçues, exaspérées, les masses furent un prole facile pour les mouvements totalitaires qui promettaient la sécurité matérielle en échange de la liberté et qui apportaient de explications simplistes des événements, et applications adaptées à la mentalité des masses. Le bouc émissaire fut selon le cas le marxisme ou le sémitisme ou la religion. La délation devint une institution nationale, et ainsi naquirent l'Etat-Gestapo, l'Etat Québécois, etc.

Un criminel mépris de l'homme conduisit à la guerre. Non seulement à la guerre actuelle mais à toute une série d'agressions : qu'on se rappelle, pour ne citer que celles-là, les « glorieuses » conquêtes du bouffonnesque

Désar du Palazzo-Venezia, les annexions des nymphons nazis.

La démocratie peut-elle se renouveler, se rajeunir ? On peut hardiment répondre par l'affirmative. Et tout d'abord disons que malgré ses tares, la Démocratie apparaît comme le régime le moins imparfait. Tous les systèmes qu'on a essayé de lui substituer se sont montrés infiniment plus défectueux, infiniment moins justes. Elle peut réaliser l'adaptation exigée par l'époque présente. Mais pour cela il faut qu'au scepticisme hargneux et désabusé manifesté à son égard, succèdent une confiance confiante de rénovation, une meilleure compréhension de la primauté de l'intérêt général, la conviction d'une profonde solidarité sociale. Liberté et justice — non pas en vains mots mais en actes — dans le domaine intérieur et dans les relations internationales. Vérité aussi.

La démocratie doit être à même — ce qui n'est pas toujours le cas — de protéger les grands intérêts nationaux à l'extérieur, de protéger la collectivité contre les intérêts particuliers à l'intérieur. De son impuissance peut naître qu'une légitime désaffection à son égard.

Le capitalisme et la démagogie corrompent la démocratie. La démagogie naît du soulèvement des politiciens professionnels de s'assurer le renouvellement de leur mandat législatif. Et l'on flatter alors les passions et les préjugés de l'électeur, on s'efforce de satisfaire toutes ses revendications. L'attitude démagogique ne peut se concilier avec un harmonieux fonctionnement du régime.

D'ailleurs les élus, grâce au vague de leur programme ou de leur doctrine, violent souvent la volonté des électeurs, oublient les promesses grâce auxquelles ils ont capté les suffrages de ces derniers. Arrivé au pouvoir, un parti ne se gêne aucunement pour appliquer une politique différente de celle précé-

dent dans son programme (factoral : et cela s'explique par l'intervention d'intérêts particuliers puissants et divers. Quelques fois la nécessité de l'intérêt national, le plus souvent la pression de puissances économiques font modifier une politique approuvée par le peuple souverain. En Angleterre le gouvernement travailliste (1928-31), en France le Front Populaire abandonnèrent une politique voulue par les corps électoral ; l'échec fut attribuable non seulement à ces ains excès et à certaines circonstances défavorables mais surtout à l'opposition des grands capitalistes. Il est bien certain que les revirements politiques des élus entraînent chez les électeurs la méfiance voire l'écœurement envers le régime. Car dans ces conditions le pays n'a plus qu'une souveraineté toute théorique. Cet accord intime de l'électeur et de l'élu constitue une condition fondamentale de la démocratie. Les dirigeants des états totalitaires en ont compris toute l'importance, eux qui mettent tout en œuvre pour l'affirmer, fût-il même artificiellement créé.

La démocratie souffre aussi d'une certaine incapacité d'agir, provoquée par les luttes partisans, l'intervention des intérêts particuliers, extraparlimentaires.

Les défauts dont souffrent la démocratie ne sont pas dus à son essence mais bien plutôt à une organisation défectueuse qui entrave l'application harmonieuse et rationnelle de ses principes.

Mettre fin à la démagogie c'est permettre à la masse populaire de choisir en connaissance de cause, c'est empêcher l'altération de la vérité et par conséquent la déviation du choix et du jugement.

Obliger les élus à suivre strictement la politique approuvée par leurs électeurs c'est parer dans une grande mesure à l'instabilité gouvernementale, c'est aussi rendre les candidats beaucoup moins prodigues de promesses

hasardeuses. Exiger l'application complète et logique du principe démocratique c'est le sauver du discrédit où l'ont fait tomber les accommodements qu'il a subis. La souveraineté populaire doit être un exercice EFFECTIF. Il faudrait obliger chaque parti à présenter un programme COMPLET, qu'il devrait conserver pendant toute la législature. Au pouvoir, il l'appliquerait, dans l'opposition le soutiendrait par son vote. Une telle importance accordée au programme diminuerait la «auss» question de personnes et la lutte électorale deviendrait davantage une lutte d'idées l'out changement de programme nécessiterait l'approbation électorale ; tout parlementaire en désaccord avec le programme devrait céder le place à un autre candidat du même parti et non plus passer avec armes et bagages dans un groupe différent ou piquer une crise d'indépendantisme.

La démocratie doit retrouver une audace réconciliée dans l'action tout en s'ulvant sans le fausser ou la violer la volonté populaire, qu'elle soit une réalité vivante. Elle suppose un acte de foi dans l'homme.

Le mouvement totalitariste qui professe un mépris insultant pour le peuple, considéré comme incapable de volonté et mal capable à vouloir par un habile bourrage de crâne est fondé sur un concept terriblement pessimiste de l'individu ; ce dernier n'a plus d valeur en tant qu'être doué d'une raison et d'une volonté indépendantes. Suppression de toute critique affirmation fanatique de la vérité officielle (qu'il n'est jamais qu'un pur mensonge), exaltation des instincts les plus bas : haine, faux-orgueil etc. : triste bilan.

En face de cela, la Démocratie repose sur le respect des assises millénaires de notre civilisation spirituelle. Elle vivra parce qu'elle se soumettra à l'idole barbare des nouveaux mythes, elle consacre le droit de l'individu. Elle défend une notion universelle de bien et du mal et non pas limitée à l'intérieur d'un groupe et valable pour lui seul.



A LA MANIÈRE DE...

Jean Giraudoux.

## Stella.

Dans sa tranchée, Serge était fasciné par l'angoissant écal, par l'angoissant puété d'une étoile, intangible dans son océan de ciel, dans l'immensité du silence. Comme des lampes étouffées de trop d'huile, il étouffait de souvenirs maintenant si lointains, presque irréels...

Serge revoyait la grande maison de campagne, avec ses bas de murailles couleur de vieux chemins, avec ses ardoises niellées de verdure et de lichens safranés et où détonnaient les tapons d'arboises neuves. Devant, une grille flanquée de deux sorbiers, de vieux yuccas et du chen, jamais las de contempler l'horizon. Derrière, des étables franchement recrépées. De la maison on apercevait un pont, qui grâce à l'effet du dos d'âne, semblait une route en plein ciel et chaque jour, à heure fixe, le facteur y apparaissait subitement, comme un diable au charbon, se dégingandant un instant puis reprenant, en ses proportions normales.

Quelques carreaux récemment remplacés paraissaient trop clairs parmi les vieux qui autres semblaient verts et ternes. Chaque matin, en un rêve, jouait comme un ange, Serge se levait des l'aurore ; il quittait son lit si coquet et s'élançait à la rencontre au jour, des oiseaux matinaux, de la voiture du fatier qui partait pour la ville.

Elle était de l'autre côté d'une haie. Elle cria « Hou ! Hou ! » et Serge qui passait répondit « Hou ! Hou ! »

— Je t'ai vu dimanche à l'église et les souliers craquaient. Que mets-tu sur les cheveux pour qu'ils soient si lisses ? lui dit-elle, passant à un autre sujet.

— Comment qu'ils t'apprennent ? dit Serge, sans daigner répondre à une question qu'il jugeait frivole.

— Stella. Et toi ?

— Serge.

Ces présentations faites, en dix minutes ils avaient épuisé toutes leurs coïncidences et semblaient s'être toujours connus. Serge confia sous le sceau du secret qu'il avait découvert un pays merveilleux où son bateau venait de découvrir les fleuves sans qu'il doive ramper. Calé sur la banquette, il voyait se dérouler de veres et infinies prairies où gambadaient des centaines de poneys qui lui appartenaient. Sur les bords des fleuves de superbes esclaves noirs entassés pour lui du cacao et des bottes de grenades. Stella voulait parfois ajouter quelques détails mais ces interventions dans son domaine déplaisaient fort à Serge.

Serge et Stella furent bientôt liés comme le pouce et l'index, comme Gog et Magog. A deux ils cherchaient de bourraches, des guimauves efficaces, des centaures très amères.

Le soir, ils restaient au salon. La veilleuse colait un rond d'or sur le napperon brodé du guéridon et narguait victorieusement l'ombre pelucheuse des tentures. L'heure sonnait, avec un bruit de verre cassé ; les coups tombaient comme de pauvres oiseaux blessés. Un canapé-bibliothèque avec bronze en incrustations s'adosait au mur tapissé de papier imitant la toile de Jouy, blanche et rose. Deux chaises cannellées, peintes en ripolin, s'étonnaient d'être dans ce salon, comme un piano dans une cuisine et voisinaient avec une vitrine qui gardait jalousement ses cristaux, ses saxes, faux ou vrais. Le divan et les fauteuils dans leurs maillots de velours violet semblaient indignés de l'insolence et de la vulgarité des coussins modern-style, d'un goût papou, bariolés comme une casaque de jockey ou tachetés comme un chat arlequin. Un vase comme une tulipe de cristal paraissait se pencher amoureux sur un bureau de dame, rose comme une rose fanée, chargé de grâce, d'ans et d'un album à reliure de cuir.

Comme un prince asiatique pâli à l'ombre impénétrable de ses palais, Serge était assis sur le tabouret du piano et se tenait droit comme un menhir ; Stella se tenait, boudhique, dans un bergère. Ils s'élançaient en conquêtes d'adresses de l'imagination. Lorsque Serge parlait d'un cheval bleu ou rouge, Stella lui disait d'un air qui montrait qu'elle n'était pas dupe : « Tu exagères... » ce qui ne l'empêchait pas de discuter gravement avec lui sur les moyens de descendre les étoiles du ciel pour les polir avec un bon eucastique. Ils rêvaient pour le chevalier brodé sur un coussin, d'une Belle aux cheveux d'or, à la gorge de lys, s'ouvrant pour le rejoindre son île de soleil aux fruits lumineux et s'embarquant, coiffée d'un aérot à pompon rouge.

Ce fut la période de la pension. Serge rêvait la plupart de ses professeurs, ennuyeux comme la pluie, amers comme des radis, ne vivant qu'à travers leurs livres. L'un d'eux, Monsieur Meru, comme s'il avait du cyanure dans la poche, ne restait jamais en place. Son frac noir s'agitait continuellement, pareil à une mouche. Chez lui, toute expression souriante ressemblait beaucoup à celle qui dissimule un irrésistible besoin d'éternuer. La pupille saillante et verte de ses yeux s'arrondissait comme celle d'un chat et avait l'éclat d'un regard de Basilic. Les contours immobiles des paupières, des lèvres minces se développant en demi-cercle sur des dents qui avançaient, annonçaient l'impossibilité de toute affection. Avec sa tête toujours droite comme un palmier, Monsieur Merlu ressemblait plus à un cure-dent qu'à un homme.

Seul Monsieur Caboso était sympathique. C'était un visage rond et large comme une citrouille moldave. Son nom lui allait comme un anneau dans le nez. Ses gros yeux couleur d'horizon de aules et dont la prunelle se veloutait d'ombre dorée ; au menton quelques poils rissolés et roussis par le soleil de l'été, il avait la physionomie et l'éloquence amusante d'un licheur de pots, d'un homme qui digère. Parfois une malice ou une subtilité de mandarin délicieusement faisait vibrer ses ailes du nez, ne vécurent de fibrilles âgées, avec un mouvement involontaire des muscles du coin de la bouche.

Les vacances étaient un chômage ennuyé. Serge vagabondait avec Stella et jetait ses impressions comme elles lui venaient, sur un lopin de papier. Il n'avait recopié quelques-unes : « La jeunesse dans une vie, c'est la fleur dans la fleur, la mandarine dans l'orange... Etre torréfié par un soleil implacable ; brûler sa vie par tous les pores ; riche comme une mine de sel. Se gonfler comme une fregate toutes voiles dehors et fermer voluptueusement les yeux comme un chat à qui l'on caquille les oreilles... Pensées et sensations à la traversée, soudaines, en forme de gouffres... Des fermes derrière leurs placis boueux, avec des pommières pres de l'odeur de toutes leurs pommes, avec des poulets pattus comme des guerriers indiens... Tout-à-coup, un grand souffle d'air, chargé d'une odeur forte, non divisée, de terre, de laitage ; de paille vous boucsole de caresses ; désir de souffler cet air du bout de son écharpe et d'en avaler un grand bol... Un oiseau passe avec le bruit d'une étoffe qu'on déchire en mesure ; ne rigole étourdie chante une chanson rivoise ; on entend au loin la note laire et tremulante d'un rire... Uneaverse tombe à propos de rien ; certaines tiges semblent des branches de corail au fond d'un aquarium... Bien-être des pensées qui, blanches et bien rassées se blottissent dans la tête comme dans une amoire à linge propre... prépuscule ; la lune et les étoiles s'apprêtent à vaquer à leurs occupations ; une flûte joue un chant gracieux, ondulant, mélancolique, fil de cristal prêt à se rompre... »

Stella, une existence papillonante, légère, incertaine. Ses cheveux couleur de châtaigne mûre, tombaient en sables et longues vagues complétant l'harmonie de toute sa jeune silhouette la vierge à la chair ferme et fraîche comme une belle rave. Lorsqu'elle était soucieuse, elle inclinait la tête vers la

main gauche au petit doigt mièvrément replié vers la lèvre ou bien elle butait son front dans les doigts croisés de ses mains avec une mine boudéuse d'enfant gâté qui rappelait assez la manière d'un angora favori. Souvent elle tracassait ses ongles ou roulait son collier comme un rosaire, ou lissait ses cheveux, les bras en anses d'amphore, la taille très longue dans sa robe d'organdi pâle.

Elle adorait battre la campagne avec Serge, lorsqu'il venait de pleuvoir. Le ciel était chinchilla, la campagne délicieusement feuillue et mouillée. Rafrachis, le seigle épié, l'avoine s'égrenait et le millet se nouait ; les fermes se cachaient mystérieusement derrière leurs hétraies d'un vert nouveau. D'aulières fournis qui s'étaient mises à l'abri reprenaient leurs activités. Des calosmes mis en appétit mangeaient sans aucun scrupule des chenilles processionnaires.

Quant à celles-ci, on ne savait jamais si c'était la première qui tirait les autres ou la dernière qui les poussait. Tout était en fleurs, sorbiers, cytises, weigelias et les senteurs devenaient de plus en plus entêtantes. Serge et Stella passaient d'un champ à l'autre par dessus les échafiers, à l'insu des paysans qui étaupinaient ici, échardonnaient là, coupaient les vipères en deux. Ils voyaient partout l'eau franger les ramures, alourdir les toiles d'araignées, imberber les écorces gluantes, développer des cèpes magnifiques dont la saveur tenait de l'arbre et de la terre. Sur le dos pelé d'une colline lointaine le ciel se tendait d'un bleu tendre ou se pommelaient d'ovales éclatantes d'où la lumière fluait mollement. L'espoir descendait des réserves du ciel où se dessinaient parfois d'immenses déchirures glauques. Des arbres tors et coudés de branches fourchues héraient les bords du ciel où se roulaient les grands nuages qui, de temps en temps, bafayaient la campagne avant de se rejoindre sur le lac entouré de roseaux et de laiches et plein des cris des courbejeaux. Un rien suffisait pour fixer un rêve : une flaque, la plainte rouillée d'une charrette, le remuement d'un buisson.

A deux, ils aimaient sortir la nuit, au moment où entrent les voleurs. Leur présence suintait des plantes, des arbres, les entourait, les absorbait. Ils se sentaient diffus, au centre d'un immense univers. La lune, plomb gris, mercure, était semblable à un bout d'ongle. Un péloïde peut-être inconnu laissait tomber un soupir coassant. La nuit, fatiguée d'avoir été aux prises avec le jour, faisait le sol distant et toute surface profonde. On sentait s'éveiller partout ce qui vivait d'une existence ténébreuse. Dans le silence étrange et l'air cristallin, un chant d'oiseau qui s'élevait était si pathétique et si pur qu'il semblait que toute la nature l'attendait. La main nocturne dont le ciel infini est la paume tenait les deux promeneurs aux épaules et les poussait dans le dos. L'air chargé de pollens, de senteurs, étourdissait comme une boisson capiteuse et rendait ivre de nuit muette, de nuit sauvage et d'anarchie.

L'artillerie venait de reprendre son sinistre utèlement, les mitrailleuses crachaient la mort. Il fallait reprendre l'infâme métier : tuer ou être tué.

Pays des souvenirs d'enfance et d'adolescence, des prés enclos de haies, pays merveilleux des promenades à deux, du creusement des forêts, des bonheurs si simples ! Tout cela il fallait l'enfourner dans son cœur, y mettre la clef, retourner dans la zone d'ombre.

Serge regardait là-haut : il n'y avait plus d'étoile.

Roger GADEYNE.

## CARREFOUR

A partir du 16 février :

Claire Trévor et John Wayne dans

### La Chevauchée fantastique

Un film de John Ford.

Les Actualités Fox-Movietone en 1<sup>re</sup> heure

Ley Hayward et Joan Benett dans

### L'Homme au Masque de fer

d'après le roman d'Alexandre Dumas.

## OPTIQUE - REGLES A CALCUL

Instruments de CHIRURGIE  
TROUSSES A DISSECTION

## Maison FRITZ

M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> WESMAEL, S<sup>r</sup>  
Opticiens diplômés18, place du XX Août, Liège (face à l'Université) - Télé 286.91  
RISTOURNE AUX ETUDIANTS.

## POÉSIE

### Vision.

Longtemps j'ai regardé le gris, le noir, le vert  
qui se nouaient sans cesse en mêlant leurs couleurs.  
Longtemps j'ai regardé le gris, le noir, le vert  
qui se nouaient sans cesse en mêlant leurs couleurs.

Et ce fut la vision :

Visage de lumière  
qu'une brume légère  
entourait de douceur  
et de longs  
cheveux blonds.

Visage de bonté,  
visage ciselé  
dans le calme bonheur  
et la tranquillité.

Regard clair,  
lèvres souriantes  
égrenant  
lentement  
de longues prières.

Puis elle disparut...

Longtemps j'ai regardé le bleu, le blanc, le rose  
qui se nouaient sans cesse en mêlant leurs couleurs.  
Longtemps j'ai regardé le bleu, le blanc, le rose  
qui se nouaient sans cesse en mêlant leurs couleurs.

UHL.

## Hante au logis de l'Humour.

II.

## Les thés dansants.

Ayant constaté, à mon grand regret, que la jeunesse actuelle néglige par trop l'examen approfondi de choses banales qui la touchent de très près, je me suis décidé à lui ouvrir les yeux. La bouche et les oreilles, sur une attraction d'actualité à laquelle elle sacrifie volontiers ; je veux parler, vous l'aurez deviné, des thés dansants.

Certes, me direz-vous, nous avons tous une sérieuse expérience de ce genre de cérémonie ! Que non, vous répondrai-je, écoutez-moi bien et vous verrez. Prenez d'abord la dénomination elle-même. Est-il « chose plus ridicule » que « prêtre chinois pourrait donc préparer un thé d'encens ? Quel dessinateur possède un té dansant ? Et si on vous a vu, au grand air, tout lété dansant, est-ce une raison pour vous écraser l'hiver tout hébété dans cent personnes que vous ne connaissez pas. D'ailleurs qui-conque a vu Lété dansant, se gardera toujours de prostituer son nom.

Ceci dit, voyons en quoi consistent les formalités d'ensemble. Quelques individus, formant un commis-thé, en décident l'organisation. Une bonne œuvre se trouve de suite pour encaisser les futurs bénéficiaires, c'est en l'occurrence une œuvre de char. Au jour fixé, la foule se presse devant une tenture, y paie une entrée puis s'assied défilant autour de petites tables entourant une piste non moins petite.

Un nombre restreint d'autres individus, munis d'instruments dits de musique, se chargent de préparer une mixture assez bizarre appelée la atmosphère en biance.

Jetons à présent un regard sur les arrivants. Il en est de trois catégories (quoique de deux sexes seulement). La première, la plus honorable par définition, est composée de mères, c'est-à-dire de dames respectables possédant gentes filles bonnes à marier. Ces dames ont, comme dirait mon ami Noël-Noël, une mine de rien. Mais hélas chacun sait, actuellement surtout, le triste rôle que jouent les mines, même les plus magnétiques, surtout en mères. Certaines (les mères) ne sont pas encore décidées sur le choix de leur victime : c'est ce qu'on appelle les mines flottantes. Les victimes sont les futurs maris (et Dieu sait si le mari trime). C'est une véritable guerre sur marine, où l'appât doit être le frais minois de la pucelle, mais hélas, la mine noie. Et pourtant, si même vous vous cuirassez d'indifférence, le moindre regard croiseur de votre risque de vous encourager à l'abordage, alors c'est fini, vous êtes coulés. Vous aurez beau prendre un royal air de force, ou bien lancer un appel de détresse, tout sera perdu même l'honneur. Et, seuls, resteront aux

yeux des survivants ces quelques mots :

« Avis aux armateurs ».

La seconde catégorie est composée de fillettes de 14 à 25 ans, célibataires, demeurant au domicile parental, sans profession avouée (d'habitude). Poussées par leur mère, leur atavisme, et leur instinct, elles sont là, tantôt patientes et résignées, tantôt bondissantes et acharnées, pour suivre et disputer ce qu'elles appellent le « struggle for love ». Sont-elles des monstres ou des victimes, je ne sais. Toujours est-il que leur but immédiat est de découvrir un petit flirt bien gentil. Pour elles, le thé devient un flirt-thé, un « tea-room for two ». Cet agréable mot anglais de flirt vient, vous le savez, du français « conter fleurette », ce qui éveille en moi de bien charmantes images. Mais passons.

Oui, passons aux malheureux qui composent la troisième catégorie, la dernière comme toujours, le sexe fort, les mâles, les hommes. C'est à vous, qui n'êtes que des mâles à bars, que je m'adresse à présent. A vos pattes on peut attacher un fil (ou une fille si vous voulez, même si vous ne voulez pas). « Refaire un homme » quel art facile pour ces vamps pires que des serpents. Malheureusement, la femme mine, et peu après vous ne serez plus que de pauvres hommes aux gênes et hommes aux loques. Et voilà brièvement présentés les acteurs de ces drames trop souvent répétés.

La piste, je vous l'ai dit, est toute petite et cela est fait à dessein (!). Car c'est un encouragement manifeste à se serrer le plus possible. Et s'il est vrai, le proverbe « Qui trop embrasse mal étreint » est absolument faux cet autre « Qui trop étreint mal embrasse ». C'est le contraire qui se présente et les conséquences vous sautent aux yeux. Cette piste est un sentier de guerre qui ne vous laisse guère de chance d'en sortir infâme (sans femme). La musique elle-même intervient à souhait par ses accents graves, aigus et circonflexes, pour entretenir dans ce corps-à-corps tout ce qu'il contient de corsé et de corps doux. Tout corps sait, même un corps d'âge frémir et réagir quand un autre corps serre. Et dans un rêve vous crierez : « Corps, corps, ris, corps ! Cors, ris, dors ! Corps mort, rends-moi ma liberté ! Ah ! corps parfait, j'ai peur que ton corps ne muse ! Laisse-moi te dire en corps : « Pour un corps nu, vous serez cornus ! »

Et voilà où vous mèneront les thés dansants.

JACKY.

Fumez la cigarette

# BOULE D'OR légère

Et vous serez heureux.

## Faites attention à votre gorge.

Pour fumer agréablement,

pour fumer toute votre vie,

pour fumer sans risque,

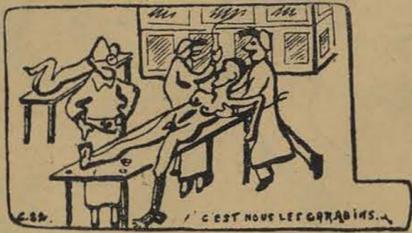
adaptez donc la BOULE D'OR légère,

tabac pur et naturel garanti par le fabricant ODON WARLAND.

# LA VIE ESTUDIANTINE



## DISSECTION



Dissection ! Que de sombres réflexions on a fait en ton nom (Si cette citation n'a rien de très académique, il ne m'en faut pas vouloir. Les possibilités humaines ont des limites, quant aux miennes, mieux vaut n'en pas parler.)

La dissection apparaît à la majorité un travail de hyènes malodorantes, hyènes représentées sous les traits de pâles individus au cœur sec et, aux mains gluantes. Si tel est votre avis, je ne ferai pas le moindre effort pour vous inculquer une conception plus véridique.

Je vais seulement vous placer devant les yeux un pauvre jeune homme étudiant en deuxième Médecine, jeté par les forces secrètes d'ici-bas devant la porte d'un amphithéâtre.

Mais, regardons-le de plus près. Il est là, enveloppé d'un immense tablier blanc aux avant-bras recouverts de manchettes imperméables jaunâtres; il est là, avec quelques camarades, à parler pour ne rien dire, à lancer des boutades sans signification profonde; en un mot tout son individu témoigne d'une compréhensible appréhension.

Il se dandine, hésite et, enfin, fonce sur la porte et entre en coup de vent dans le sanctuaire des anatomistes. Il s'arrête stupéfait, regarde du coin de l'œil, et enfin, finit par contempler, avec une légère moue de dégoût et de pitié, ces corps à apparence humaine, couchés sur de froides tables de pierre. Une odeur peu agréable confirme son impression antipathique. Mais la vanité est presque aussi tenace dans le cœur de l'homme, que dans l'esprit de la femme.

Le jeune carabin en herbe sent les regards de ses copains fixés sur lui. Il se redresse, esquisse un pâle sourire et lance, comme un défi, un virulent mot d'esprit, d'actualité.

Depuis cet instant il est dépossédé de l'emprise du trac et déjà la salle de dissection lui apparaît comme un de ses lieux familiers.

Le professeur a susurré: « Monsieur X... 2<sup>e</sup> cadavre, bras gauche » et maintenant il s'avance vers « son » macchabée. Désormais il lui appartient et il en parlera comme d'une intime connais-

sance, avec l'air inquisiteur d'un propriétaire égoïste.

Scalpel et pince en mains, devant cette loque humaine, il est quelque peu désorienté et hésite à donner le premier coup de scalpel, le seul qui effraie.

C'est à ce moment précis que l'indispensable Lambert apparaît. Qui ne connaît pas Lambert à la faculté de médecine? Il est à la fois le garçon de laboratoire, l'assistant, le professeur, le conseiller et l'ami des étudiants. Et Lambert gentiment, sans se faire prier aide notre novice à pénétrer les secrets de cette difficile pratique qu'est la dissection.

La main légèrement tremblante, le jeune étudiant s'applique à faire de son mieux. En moins de cinq minutes toute anxiété a disparu de son visage et il travaille consciencieusement à découper son « macca » qui n'est déjà plus pour lui qu'une curiosité anatomique.

Il rit, il parle, il fume, il siffle même; l'apprentissage est terminé. Et les jeunes filles, me demanderez-vous, ne sont-elles pas rebulées par une atmosphère aussi pénible, par un travail qui cadre si peu avec leur grâce coquette? Je m'excuse très humblement de vous enlever encore une de ces illusions qui nous sont si chères. Certes, les jeunes étudiantes regardent les maccaes avec une fine moue de dégoût, mais ce dégoût est aussi passager que leurs flirts.

Certes elles évitent un contact par trop direct avec ces corps froids, mais seulement pour la très bonne et simple raison qu'il serait scandaleux qu'elles se salissent un tantinet le bout rosé de leurs fins ongles soignés.

Serions-nous, nous les représentants du sexe dit fort, plus sensibles, plus émotifs que nos charmantes compagnes féminines: voilà une question que je me garderais de résoudre.

Si, quelque soir, douillettement couché dans votre lit, vous ne parvenez pas à trouver le sommeil, n'avez pas quelques tonnes de somnifère et réfléchissez à la question super-philosophique que je viens de vous poser: le remède sera radical.

G. L.

## L'Almanach des Etudiants Liège 1940

Bien que nous soyons, nous, étudiants de Liège, d'une université dont l'ancienneté ne remonte qu'à quelque 113 ans, nous n'en sommes pas moins arrivés à posséder des traditions qui n'ont rien de plus souvent en tête du mouvement étudiant belge.

Cette évolution de la mentalité étudiante liégeoise, nous ne pouvons mieux la faire ressortir qu'en retraçant la vie des divers cercles qui groupèrent ou groupent encore la jeunesse de notre université et en rappelant également nos vieilles chansons, œuvres de nos chansonniers.

Les Bruxellois sont fiers, à juste titre, de cercles comme les « Crocodiles » qui au siècle dernier, soulevèrent si spirituellement les échos des vieilles venelles des environs de la Grand-Place. Nous avons eu, nous, des associations dont le nom seul est déjà tout un programme. Ne citons que l'Éponge, la Bohème, le Rigolo Club et les Compagnons de la Lune. A côté, plus stables ceux-ci, on trouve nos vieux cercles régionaux, politiques et facultaires, et, enfin, l'Association Générale qui, malgré ses intermissions fréquentes, n'en reste pas moins le plus ancien groupement du genre en Belgique.

Dans le domaine de la chanson étudiante, Liège s'est fait remarquer tout particulièrement par une pléiade de chansonniers dont la lignée est loin d'être éteinte aujourd'hui. Depuis Arnould, président de la première A. G. et poète à ses heures, nombreux sont ceux qui nous amènent sans discontinuité à nos chansonniers actuels. Ne citons que Georges, Jules de Nivelles, Siavres, Néné, Bondivoire, Chaulon, Waha, Bidus, etc.

Leurs chansons, typiquement liégeoises, nos vieux cercles, nos vieilles g'oires, bref, nos traditions, nous avons voulu non seulement les rappeler aux yeux poils, mais aussi en assurer la continuation et, en quelque sorte, en « fixer » le souvenir. Grâce à l'A. G., Liège verra paraître cette année, un Almanach des étudiants. Depuis 1902, plus rien de semblable n'avait été entrepris chez nous. Nous sommes heureux de reprendre cette tradition et espérons voir nos efforts récompensés par l'accueil que la gent escholière liégeoise réservera à son Almanach.

Robert COLART.



### CRIS DE PROFS :

Jan Puyvelde (Archéol.): Il a vraiment la sensation des poils.  
Jamais: C'est petit organe est un trou.

### CE QU'ILS DOIVENT LIRE :

- 1. Leburton (1<sup>re</sup> Rom.): L'Histoire sainte en images.
- 2. Bosard (1<sup>re</sup> Rom.): L'Eunuque de Térèce.
- 3. Dechamps (1<sup>re</sup> Rom.): Le ocou magnifique.
- 4. Douhay (1<sup>re</sup> Rom.): L'Imitation de Jésus-Christ (J.-C.)
- 5. Laurent (Prépar. Archéol.): Le singe qui montre la lanterne magique.

### LES PETITES NO-VELLES DE 1<sup>re</sup> MEDICINE

Le deslin... et « L'Etudiant Libéral » font parfois bien les choses: ayant lu la fière maxime « L'Amour?... Animalique » de Denise RION, notre ami, Henri COLLON, le sage, qui, s'il n'a pas découvert l'Amérique, a cependant le rare mérite d'être l'auteur de cet apophtegme sublime « L'Amour?... bestial ! », s'est senti invinciblement attiré... vers cette... « ame sour ».

### LEURS MOTS PREFERES :

- Delfosse: Comme papa, je soigne mes transports.
- Dhantraine (5<sup>e</sup> Mines): taisse-tu cul !...
- Louis Corin (1<sup>ère</sup> lie, Rom.): erre toute la journée la recherche de Mary Bamens et confie à tout le monde: « Quand elle n'est pas là, c'est une moitié de moi-même qui est... le camp... » (On ne le dirait pas, vu sa haute taille).

- Yvonne Hanet et Mady Boileau (1<sup>re</sup> Lie, Rom.) ont juré, mais un peu tard, qu'elles ne parleront plus des démis, en s'affirmant capables de résoudre ces rébus littéraires (La jeunesse est si présomptueuse...)
- André Hella (2<sup>e</sup> cand. rom.) a avoué que tous ses devoirs d'analyse textuelles sont faits d'une mosaïque de fragments qu'il obtient de la complaisance des jeunes filles. (Le manque de sens moral d'une telle attitude se passe de commentaires.)
- Simone Paquet (2<sup>e</sup> cand. rom.): Censuré en toute dernière minute.

### CE QU'ILS CHANTENT :

- J. Waha: Sérénade près de Mexico.

### CE QU'ILS DOIVENT LIRE :

- Simone Reinaerts: « Frontières du jazz » (R. Goffin).
- Claude Lepiat: « L'Ivresse du risque » (Ch. Morgane).
- Tha Delrez: « Celui qu'on aime » (Gyp).
- Janine Van Berckel: « La peur de vivre » (H. Bordeaux).
- Jean Lavigne: « La dernière chance » (F. Carco).
- Georges Phollen (2<sup>e</sup> philo.): « Le mariage » (H. Bordeaux).
- Lise Thyry (2<sup>e</sup> méd.): « Ni ange, ni bête » (A. Maurois).

### CE QU'ILS VONT PUBLIER :

- Jane Gardier: « Dernier amour ».
- Maurice Dalimier: « Patinage et éloquence ».
- Jacques Lemineur: « La pipe et l'amour ».
- Tang (4<sup>e</sup> Mines): Autant en emporte mes vents.
- Dupont (4<sup>e</sup> Mines): Le Grand Jules !
- Jean Warocquiers (1<sup>re</sup> Com.): L'Esclave blanc.
- Fanny Lerutte (2<sup>e</sup> Rom.) et Es. Petitjean (1<sup>re</sup> Rom.): Amour et Phonétique.
- 3. Quirin, L. Remy, R. Loyens (Archéol.): Trois hommes dans une basse-cour !
- Françoise Buisseret (Archéol.): Les deux frères.

### ON DIT QUE...

- Delwasse (Revue): attraper le mors aux dents.
- Robert Goffin (1<sup>re</sup> Germ.): ne se gêne pas pour faire des déclarations (d'un genre spécial) en public. N'a-t-il pas dit l'autre jour au séminaire d'allemand à Aline Sma: « Je vois que nous sommes fâchés pour nous entendre... ».
- Dalimier (4<sup>e</sup> Electr.): un véritable maître-chanteur.
- Yvette Léonard (1<sup>re</sup> Philo): aime les branches de mimosa et se fait accompagner d'un chevalier servant qui lui porte sa mallette, jusqu'au km 11, direction Fléron.
- Georges Dujardin (1<sup>re</sup> méd.): est fou de sa cousine Octavie, mais que cette dernière se fout de lui.
- Gérard Godard (1<sup>re</sup> Philo): n'a pas encore trouvé d'âme-sœur à Liège. L'intéressé examinera avec bienveillance toutes les offres qui lui seront communiquées. L'E. L. « décline toute responsabilité des accidents pouvant survenir. Les jeunes jalouses sont priées de s'abstenir.

### LIBRAIRIE

Léopold GOTHIER

3, rue Bonne-Fortune, LIÈGE

Droit - Philologie - Philosophie - Sciences

## Gaulois,



## ...gaulons !

« Il » entre... Le boucan qui régnait en maître avant « son » arrivée, diminue d'intensité, pour disparaître: le cours commence ! Fastidieux, monotone, brisé de tempos en temps par une réplique qu'« Il » veut humoristique. Je puis dire en toute sincérité qu'il y en a beaucoup qui le sont. Mais s'il y a quelque chose (c'est vague!) de plus triste, ce sont les traductions, qu'« Il » veut exactes.

A ce point de vue-là « Il » est fatil-lon, pointilleux et, même parfois exaspérant. N'allez pas, par exemple, dire: « c'est joli », s'« Il » a dans la tête: « c'est beau ».

« Ses » yeux lancent des éclairs inoffensifs, mais impressionnants. « Il » est partout, à gauche, à droite, devant, derrière. « Il » croit peut-être « que c'est un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir? » (Phrase inspirée d'un certain Voltaire.)

« Il » ne crie jamais, mais pousse des soupirs à fendre l'âme d'un macha !

« Il » se fiche volontiers de vous, et dit aux élèves wallons qu'ils se seraient fait recaler au Jury Central, s'ils s'y étaient présentés. (Histoire de leur donner un avant goût de l'Université, quoi !)

« Il » aime les gens qui sont à l'heure à « son » cours, mais enguirlande peu les Verviétois et les Liégeois anonymes qui arrivent presque toujours avec un bon quart d'heure de retard !

Par contre, « Il » a une sale habitude. « Il » fait circuler du banc en banc, une feuille, que l'on doit signer, et gare à ceux qui ne sont pas manchabales: « Jeune homme, vous devez vous assimiler au jour le jour la matière que je vous enseigne; vous avez un capital qui doit vous rapporter des intérêts... »

Vous avez tous compris, maintenant, que Witmeur a bien le poste qui lui convient, prof. des E. S. G. !

### PATRONUS TIRO.

P.-S. — Aux dernières nouvelles, nous apprenons que Witmeur a confié à Jean Prinsen le titre de lecteur attitré des textes flamands. Combien l'intéressé touche-t-il pour cet emploi ?

### AVIS.

Le nommé G. Pierre ayant eu des relations avec Fernand Collet (1<sup>er</sup> doct. méd.) est prié de se faire connaître le plus vite possible à Roger Van Roy (3<sup>e</sup> cand. méd.) rue de Campine, 168, pour affaire très importante.

**Le Comité du  
Fonds  
Malvoz**

nous prie d'annoncer qu'il effectuera sa collecte annuelle le dimanche 3 mars.

Il prie les étudiants de bonne volonté, qui voudraient bien y participer, de se faire connaître aux délégués.

Ralliement au café Piedbœuf, Pont-d'Avroy.

### Croix-Rouge Française

Les Amitiés Françaises des Jeunes organisent une **SOIRÉE DANSANTE**, le 24 février 1940, dans les salons de l'Hôtel Vénitien, au profit de la **Croix-Rouge Française** (Société de Secours aux Blessés militaires).

Lucien Hirsch et son orchestre avec le concours de Gaston Houssa.

**Buisserset** Pour vos lettres  
rue des Clariesses

## Chronique de GEMBOUX

### Le Professeur Marchal

Une chanson fredonnée d'une voix encore jeune s'avance à petits pas du fond du long couloir. Un petit homme apparaît, les mains dans les poches, la tête branlant d'un côté à l'autre, couvert d'un vieux chapeau au bord antérieur bizarrement relevé.

Un petit homme chenu, au visage ridé, à l'expression joyeuse et bonne.

Ce petit homme est le professeur E. Marchal, de l'Institut Agronomique de Gembloux, membre de l'Académie Royale de Belgique, membre correspondant de l'Institut de France... Une des gloires de l'Institut qu'il a contribué à faire connaître et apprécier dans les milieux scientifiques.

Dans ses cours de phytopathologie, c'est le professeur de grande classe, qui sait faire la différence entre ce qui est la base, les principes importants, et les accessoires, questions de spécialistes.

Des cours clairs, bien divisés, bien préparés, intéressants. Un langage châlié, une voix variée qui met en relief les points essentiels.

Dans son laboratoire de microbiologie et de phytopathologie, il est le grand chef qui sait diriger et qui apprécie à sa juste valeur le travail de ses assistants. Aussi ceux-ci font-ils continuellement des recherches et des expériences, toujours guidés et encouragés au bon moment par la science, le bon sens et la bonhomie de leur maître.

Et, le travail terminé, l'expérience réussie, comme tout chef digne de ce nom, il reste dans les couloirs, et leur laisse l'honneur et le succès. Il est arrivé ainsi à avoir, de tout l'Institut, le laboratoire où l'on travaille le plus.

Et ses examens. L'étudiant qui s'y présente ne peut avoir le « trac ». Dès l'entrée il est accueilli d'un mot aimable, d'une plaisanterie. Il est invité à s'asseoir à côté du maître: « nous serons mieux ainsi pour discuter. » Quelques minutes de bavardage sur les examens déjà passés, puis on passe à l'attaque du cours.

Jamais de « colles ». Toujours les grandes lignes, les points importants, les techniques essentielles, les questions principales. Et, à chaque bonne réponse, une tape amicale dans le dos, un mot d'appréciation et d'encouragement. L'examineur intelligent, qui voit immédiatement ce que l'on sait, chez lequel on dit avec facilité tout ce que l'on sait, qui ne buse presque jamais mais ne donne que rarement de fortes cotes.

Un chercheur intelligent et patient, un maître splendide, un chef excellent. Peut-on s'étonner alors, de ce qu'il ait formé nombre de chercheurs et conquis tous ses élèves ?

ALBA.

### Leurs Scalps

#### LES FILMS QU'ILS TOURNENT :

- Le Comité de l'A. G. Gx: « Ceux qui viennent »
- A. Gillen (4 Agr. Gx.): « Pennies from Heaven »
- Pierre (3 Agr. Gx.): « Blanche Neige »
- MM. Marq et De Vuyet: « Miss Ba »
- Olivier (4 Agr. Gx.): « Un de la Cannebière »
- J.-R. Anslaux (Mr l'assistant): « Belle Hur... »
- P. Gomez (2<sup>e</sup> cand. Gx.): « Retour à l'eau... »
- Misonne et Touron (5 Ind. Gx.): « Les Deux ont soif »
- Parisais (chef de 2<sup>e</sup> cand. Gx.): « Voluptés de l'affiche », « La cornemuse bouchée ».

### NOTRE AVIS :

- Michel (Président de l'A. G. Gx): Activité de la présidence ou de la générale ?
- Jacques et Mateus (4 Agr. Gx): Tapez tous les deux.
- Jean-Jean Vermeiren (4 Agr. Gx.): Le se'n perd.
- Detrou (1<sup>re</sup> cand. Gx): L'éphébe œuf.

### CE QU'ILS PUBLIENT :

- M.-P. Manil (Gx): « De la cuisine de Jupiter, envisagée en tant qu'origine de certain assistant. »
- Bruyhai (4 Agr. Gx.): « Lard poétique ».
- Poppe (3 Agr. Gx): « De Staline à Staf Declercq ».
- M. Hespel (Gx): « Un professeur-directeur-directeur-professeur extraordinaire à la Cour de la grande-duchesse ». (N.-B. — C'est de moi qu'il s'agit, et j'ai été aussi au Danemark.)
- Detrou (1<sup>re</sup> cand. Gx.): « La flûte tant chantée ».
- M. Journée (Gx): « Des mouvements oscillatoires et hautement appréciateurs du pendule en présence de grains de froment Jubilé (Triticum vulgare var. Jubiliensis). — 125 pages folio; étude faite par Larose, textes de Valtzman, pendule de Journée. »
- Ernoult (4 Agr. Gx.): « L'éruption du Vésuve ».
- M. Hennus (Gx.): « Collaboration à l'œuvre de la goutte de lait: de son utilité pour les professeurs. » (Etude politique et économique.)
- Laduron (1<sup>re</sup> cand. Gx.): « La cafetière du porc ».
- Bruyhai (4 Agr. Gx.): « La charge de la brigade légère ».
- Roumain, Werer, Lempereur (Gx.): « Le vieil étudiant ».
- Jean-Jean Vermeiren (4 Agr. Gx.): « Poltrine velue, ou l'abus... de poil », « Deux gen-darmes, ou Bat' d'af le Tatoué ».
- Michel (Président de l'A. G. Gx): « L'Homme invisible, ou la générale en retraite. »
- Mateus (4 Agr. Gx.): « Le derniers des Mo Riens ».

# 60<sup>me</sup> Anniversaire de l'Association des Elèves des Ecoles Spéciales

## Le coup du ballet.



Après avoir bu 17 demis « à fond », Jojo déclara: « Une tradition sexagénère exige que l'A. E. E. S. rehausse l'éclat de sa Revue par le charme d'un ballet. Nous avons cru que, malgré les circonstances actuelles, il ne fallait pas faire mentir cette tradition. C'est pourquoi nous avons décidé de nous rendre à Bruxelles afin de découvrir les six plus jolies danseuses de la ville. Si parmi vous il se trouve des braves qui veulent m'accompagner, qu'ils se lèvent. »

Jacob, Le Poivrot, Freddy et Bébér se levèrent dignement.

Bruxelles: 14 h. 28 pleuvaient lourdement sur la ville quand la gare du Nord fut secouée par un frisson d'horreur en voyant débarquer trois gaillards aux visages mâles et bien déterminés. Coiffés d'une perruque à multiples écailles, ils avaient droit devant eux et d'une allure souple et hardie, d'hommes qui savent exactement ce qu'ils veulent et ce qu'ils vont faire... Ils le savaient d'ailleurs et le garçon du plus proche hôtel le sut bientôt aussi, quand il se vit commander deux ou trois douzaines de demis et de nombreux diners plus que copieux.

L'heure est là, réclame Jojo dans sa moustache. Alors les gars on est pas venu ici pour rigoler. Viens Bébér et viens Jacob on va retrouver Freddy et Le Poivrot. Taxi, café, poignées de mains, demis, demis, demis.

16 heures: JOJO. — Si on allait chercher un ballet?

LE POIVROT. — Ce n'est pas une mauvaise idée. J'ai une adresse.

FREDDY. — Moi aussi.

BEBÉR. — Si on pouvait plutôt un demi! On part... en taxi évidemment. Le chauffeur est offert, on le conduit dans des rues sombres et désertes. Un fait de nombreuses visites, hélas, on ne trouve pas grand' chose. Les maîtres et les maîtresses de ballet ont l'air de connaître les étudiants de Liège et refusent de nous cocher leurs pucelles. Dégoutés les cinq compères abandonnent leurs visites pour aller boire quelques demis bien mérités. Et c'est à la « Diligence » que les horreurs commencent... Bébér, Freddy, Jacob et Jojo, évanis par un dernier scrupule, jouent moultes gueuzes au zanzi; Le Poivrot lui, pendant ce temps, essaye de séduire deux gentes demoiselles qui ne veulent rien savoir... Le Poivrot n'est pas encore saouli.

Chants, gueuzes, hélas, pas pendant longtemps, car deux heures après notre arrivée le patron vient nous avouer, des larmes dans la voix, que nous avons épuisé ses réserves. Les étudiants bruxellois regardent les cinq énergumènes liégeois avec des yeux d'envie. Le Poivrot estime vers sept heures du soir que l'on pourrait souper. Ensuite, les recherches reprendront, plus âpres, plus circonflexes, plus insurmontables encore car partout, notre présence a été signalée.

Cependant, Le Poivrot et Freddy sont des plus onctueux et font leur besogne d'entre-metteur avec une conscience toute professionnelle: Courbettes, sourires, coups de capeau, baisers man, rien n'est négligé; hélas, la toile de fond constituée par Jacob, Bébér et Jojo n'est guère rassurante.

Leur œil vague, leurs casquettes crapuleuses, n'engendrent pas la confiance ni la mélancolie.

L'Alhambra, la Galeté, le Théâtre Flamand les verront passer tels des météores et resplendiront toujours de l'éclat de leur passage.

23 heures. — On en a assez de toutes ces visites improductives et tristement, sous la conduite de Le Poivrot et de Freddy, on se dirige vers un de ces lieux que la morale réprouve, et que la police tolère.

Mais Jojo et Bébér ont le gosier excessivement sec et les demis coûtent chers. Avec un héroïsme admirable, ils résistent aux attraites fallacieux et aux déclarations mensongères des femmes trop parfumées et par trop intéressées qui essayent en vain de se couler dans leurs bras.

Hélas, Freddy, Jacob et Le Poivrot ne sont guère aussi forts. C'est alors que Bébér eut la plus belle idée de la soirée: il déclara: « Si on allait boire un verre? »

JOJO. — Où ça? tu as des adresses?

BEBÉR. — Oui, « La Jambe de Bois », le « Nez qui pend », le « Cornet », la « Diligence ».

JOJO. — Cais-tu où c'est au moins?

BEBÉR. — Non, mais je vois là un café sympathique, où nous pourrions aller boire un verre ou deux et demander notre chemin.

Hélas! après avoir bu quelques demis dans ce premier café et avoir demandé leur chemin ils durent rentrer dans un autre pour redemander les adresses trop rapidement oubliées. Et cela continua longtemps ainsi. Ils allaient arriver au bout de leurs peines et enfin trouver le « Nez qui pend », quand Bébér voulut chanter sa joie et son espoir. Il entonna de son organe puissamment sa mélodie favorite: « Plaisir d'Amour ». Mais la police bruxelloise est sévère, et après une heure un astucieux Bébér pria poliment nos deux amis de le suivre au pos-

te. C'est à vous déguster de l'Art. Mais le commissaire est bon enfant; quand il apprit que nous étions venus de Liège pour chercher un ballet, il nous laissa partir en nous faisant promettre de ne pas recommencer plus loin. Il voulut même nous accompagner pour le chercher, mais Bébér parvint à l'en dissuader...

3 heures du matin. — Freddy, Jacob et Le Poivrot sont vautrés dans de larges fauteuils d'une boîte sélecte. Le Poivrot boit des laits chauds... il n'est pas encore saouli, mais les autres, hélas! boivent des whyskies et commencent à se trouver sous l'influence pernicieuse de la boisson. Tous trois examinent de fort près les femmes qui les entourent... Sait-on jamais? Elles savent peut-être danser?

Pendant ce temps, Jojo et Bébér voguent en taxi de café en café à la recherche de leurs bonnes adresses. Très généreux, ils paient à boire au chauffeur, mais celui-ci supporte mal la boisson et, à 4 et demi il est plein... Deux solutions différentes s'imposent, affirme Jojo, très sérieux: rentrer le chauffeur ou lui demander de nous reconduire à l'hôtel. Bébér n'est pas d'accord, son esprit stratégique a découvert immédiatement une troisième solution, beaucoup plus rationnelle: changer de chauffeur. C'est ce qu'on fait.

Ils arrivent à la gare du Nord et Bébér, qui n'a pas de cigarettes, entre dans un bureau de tabac... ou croit y entrer, car c'est un hôtel. Tant pis, Jojo propose à tout hasard, vu qu'on a une chambre sous la main, l'hôtel dormir. Après la première volée d'esquivers le numéro de la chambre est malheureusement oublié. Le hasard, pour une fois, ne fait malheureusement pas bien les choses, et nos deux camarades s'égarèrent dans la chambre d'un vieux beau, qui prenait ses ébats avec sa cocotte. Orls, pleurs, grincements de dents. La dame, effarouchée, en essayant de cacher ses multiples attraits, les montre ostensiblement. Mollets, cuisses, seins, rien ne leur est épargné. Tout rentre dans l'ordre.

Mardi-Gras, 9 heures et demi. — Bébér et Jojo reçoivent, costumés en Adam, la soubrrette, épouvantée, qui leur apporte sur un plateau d'argent, leur petit déjeuner.

10 heures. — Histoire de se remettre, Jojo et Bébér vont boire quelques vins chauds avant d'aller réveiller Freddy, Jacob et Le Poivrot. Ces trois derniers sont encore sous l'influence des excès accomplis pendant la nuit, et pendant qu'ils procèdent à leur toilette matinale, Bébér et Jojo dégustent en connaissance quelques bouteilles de vin blanc bien frappé.

Dès midi, Le Poivrot se sont tonillé par une faim tenace; on l'abandonnera après le troisième plat, pour se diriger vers la « Diligence » où il viendra nous retrouver quand il aura l'estomac bien rempli. Dans ce café, nous sommes déjà accueillis par des: « Vivent les Etudiants de Liège! », « Bébér au pouvoir! », « Jojo tout nu! », « Le Poivrot mort-saouli! »; hélas! aucune de ces trois exclamations ne se confirma ce jour-là.

A la demande des camarades bruxellois, nous daignâmes rehausser de notre présence, le Bal-Musette qu'ils organisaient à l'occasion du Mardi-Gras... Ce fut notre perte.

Le Poivrot ne trouva pas la femme de sa vie, et comme on ne trouvait pas de lait chaud il s'en alla tout seul, manger à son aise. Les fêtes ne faisaient que commencer. Freddy se frottait lamentablement une joue encore toute rouge de la gifle un peu trop violente qu'elle avait dû recevoir d'une jeune fille dont la vertu n'avait pas encore été ébranlée; Jojo se voyait poursuivi par une douce pucelle qui, pour le séduire, lui offrait de nombreux demis. Quant à Bébér il s'attelait à des tâches plus élevées: il essayait, en vain, de retrouver le pardessus qu'un astucieux plaisantin lui avait dérobé.

Minuit sonnait à tous les clochers de la capitale quand on quitta le bal musette pour la Diligence. Jacob ayant, comme beaucoup, perdu son pantalon, on dut faire cercis autour de lui pour l'accompagner en rue.

Bébér, n'ayant pas retrouvé son pardessus à la « Diligence » décida de partir à la recherche du voleur. Jacob et Freddy décidèrent de l'accompagner, promettant à Jojo de venir le rechercher quelque temps après. Hélas! ils ne le revirent plus jamais.

Pendant ce temps, les horreurs commençaient pour Bébér, Jacob et Freddy. Sous l'influence assez nette de la boisson, Bébér crut reconnaître sur les larges épaules de sept individus à la triste figure, son pardessus. N'écoutant que son courage légendaire, il fonça dessus pour reprendre son bien. Il en avait déjà abattu quatre quand un réverbère astucieux s'abalsa brusquement par derrière et lui asséna un coup violent sur le front. Bébér sans perdre son sang-froid, abattit les trois derniers hommes et enfila le pardessus du réverbère... C'est pourquoi on put le voir se promener en veston tout le restant de la nuit.

Après cet incident on ne peut plus glorieux, nos souvenirs s'estompent dans la profondeur d'une nuit opaque et sans fond. Le seul qu'il nous resta fut une gueule de bois formidable,

## Les responsables de la Revue



Un type énorme, cet Albert Schröder.

Illustre descendant d'une lignée non moins énorme (dans tous les sens), Albert Schröder promène à nos yeux étonnés une penne invraisemblablement avachée et pendante. Le regard vif, la cigarette mauve, il contemple en curieux choses et gens. Lorsque, par hasard, la nuit le surprend dans les rues, tous fuient à son approche.

Ne croyez pas qu'il soit toujours aussi méchant. Il n'y a pas de garçon plus agréable que notre Albert, souriant, le chapeau accroché sur la nuque, le pardessus éternellement ouvert (c'est ainsi qu'on le perd!) vous étourdissant de jeux de mots souvent spirituels (un demi mon vieux!).

Ses qualités l'ont vite mis à l'avant-plan de la vie estudiantine. Comitard de longue date, il réalise le type, hélas! de plus en plus rare, du vieux poil à qui on ne la fait pas, aimant la bière, dédaignant les pucelles, caressant les filles (oh! subtilité!) étonnant les profs quand il le faut.

Il se dévoue, et à quel point, dans la mise sur pieds des Fêtes du 60<sup>me</sup> de l'A. E. E. S. et nous sommes sûrs qu'une revue passée par ses mains éblouira les foules.

Donnons-lui rendez-vous aux fêtes, c'est pour nous un gage de franchise gâtée et de fol amusement.

L'OEIL.

## Monsieur Rosenfeld



Un article d'un élève sur un professeur comprend en général trois parties: un portrait physique, une appréciation morale et puis un petit couplet sur la délicate question des examens. On comprend aisément que, comme la première partie n'est pas d'un intérêt très puissant, que les élèves ne sont pas qualifiés pour juger dans la seconde et qu'ils laissent souvent échapper dans la troisième, des réflexions vraiment trop personnelles, de tels articles n'offrent au fond aucune importance. Ce préambule un peu nihiliste terminé, abordons traditionnellement notre sujet.

Monsieur Rosenfeld est un petit homme fessu et rondouillard, dont le crâne est dénudé comme un steppe glacé et

durant toute la Journée du mercredi des Cendres.

Comme vous le savez, aimables lecteurs, nous n'avons pas encore de ballet et une nouvelle expédition va être tentée par nos cinq héros. Et si vous venez à la revue du 60<sup>me</sup> anniversaire de l'A. E. E. S. et que vous voyez sur la scène du Trocadéro des femmes magnifiques vous charmer de leur beauté inégalable et de leurs charmes inégalés, ayez une pensée profonde pour ces braves qui ont tout bravé pour les y amener.

Le portier du « Caillou ».



Joseph CHANTRAINE, dit JOJO

connu de la gent estudiantine comme le type le plus sympat, grand animateur du « Pays Noir », secrétaire extra dévoué de l'A. G. président des fêtes du 60<sup>me</sup>, chef de guindaille, collaborateur à l'« E. L. » et parfait romancier dont la spécialité est très appréciée de nos lecteurs.

Il s'est attelé à la rédaction et à la réalisation de la revue en type énorme qu'il est.



Freddy DELWASSE

président de l'A. E. E. S., à qui est dévolu le rôle délicat de faire apprécier à la comère la qualité d'une moustache naissante.

le menton rose et fendu comme le derrière d'un petit enfant.

Profondément matérialiste, il possède cette remarquable originalité de mêler aux développements mathématiques de son cours des remarques philosophiques personnelles.

Entre deux gradients il parle du rendement économique des esclaves, ou de la conception que les poissons se font de la géométrie, puis il revient à Carnot et à Maxwell.

C'est ici que les choses se gâtent. Parce qu'il ne considère l'analyse et le calcul vectoriel que comme des instruments, Monsieur Rosenfeld les considère comme connus dans leurs moindres recoins. Le résultat est que son cours est des plus durs, sinon presque incompréhensible, et que les élèves se rendent à l'examen, à peu près comme à une loterie.

La principale caractéristique de cet examen, est qu'ils peuvent s'y rendre munis de tous les bouquins qu'ils ont pu rafter dans les différentes bibliothèques de la ville ou d'ailleurs. Il s'agit en effet, non pas d'apprendre bêtement par cœur une série de formules ou de raisonnements tout faits, mais de comprendre le cours et de savoir appliquer les notions dans tel cas concret. Cette manière d'interroger est certainement beaucoup plus rationnelle et son application générale serait peut-être à conseiller, mais son originalité déconcerte et les résultats...

Les résultats, eh bien! personne ne les connaît.

Derrière ses lunettes, Monsieur Rosenfeld reste impénétrable; il vous regarde d'un petit air ironique et on ne peut pas deviner, ni ce qu'il pense, ni comment il cote. Certains prétendent qu'il n'a jamais moufflé personne, d'autres qu'il se retranche prudemment derrière ses collègues pour recaler sans bruit. Il y a une troisième hypothèse, qui concilie peut-être les deux précédentes: Monsieur Rosenfeld met à tout le monde une cote moyenne, qui achève définitivement ceux qui ont déjà du plomb dans l'aile, mais ne tue pas ceux qui s'en sont tirés chez les autres profs. Inutile d'ajouter qu'il est beaucoup plus vraisemblable qu'il recale ceux qui, à son avis, l'ont mérité: c'est beaucoup trop simple et trop normal pour qu'on y croie.

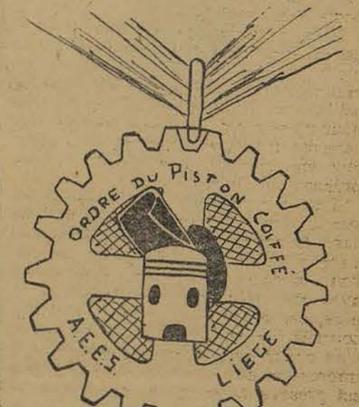
SALAMANDRE.



Georges ANCION

le troisième, Benjamin du trio, rédacteur et dessinateur de l'« E. L. », dont il est secrétaire de rédaction depuis trois ans. Célébre pour sa verve et son esprit.

## L'Ordre du « Piston Coiffé »



L'Ordre du Piston Coiffé a été créé il y a un an, pour récompenser les Etudiants de l'A. E. E. S. qui ont fait preuve d'une grande activité estudiantine au cours de leurs études.

Il est remis chaque année au cours d'une séance solennelle, par le Grand Maître de l'Ordre.

Tous les cinq ans les dignitaires de l'Ordre se réunissent en un banquet sympathique, où ils revivent pendant quelques heures leur ancienne vie estudiantine.

L'Ordre du Piston Coiffé n'est décerné qu'aux étudiants ayant fini leur candidature.

Jeunes bleus, faites tout ce que vous pouvez pour bientôt le mériter.

J. C. 5<sup>me</sup> Mines.



... Et les fêtes ... ne font ... que commencer!

## Chronique de la Quinzaine.



### Hypocrisie.

On projetait un jour dans un cinéma d'Actualités un reportage sur les combats de taureaux en Espagne. Chaque fois que les *banderillos* se piquaient sur le dos de l'animal en furie, ses bonds de moins en moins violents inspiraient à certains spectateurs des réflexions presque identiques: « Pauvre bête! Quelle honte! » Peu après parurent sur l'écran des vues horribles de la guerre civile de là-bas. Cette fois, aucune réaction de leur part.

Pitié pour les bêtes, pas pour les hommes.

Ça me fit souvenir d'une remarque qu'on m'avait faite à ce sujet: Il n'est dans l'esprit de personne, me disait-on, de critiquer ou de contester l'utilité de la Société Protectrice des Animaux. Or, lorsqu'il s'agit d'établir une société similaire pour la protection du genre humain, en l'occurrence la S. D. N., ce fut chez pas mal de gens un tollé de récriminations, sinon un immense éclat de rire.

Ce manque total de compréhension des maux humains, il provenait d'un mépris total pour l'homme. La guerre ne paraissait pas bien terrible pour tous ces bourgeois confortablement installés dans les fauteuils des salles de spectacles.

Et ceux-là même nous reprochent aujourd'hui de nous amuser. Sans doute pensent-ils que ce sera bientôt notre tour de marcher, et qu'il convient dès maintenant, de faire la fête de circonstance. Thés dansants, soirées, fêtes estudiantines, tout cela dérange leur hypocrisie sensiblerie.

A cela, nous n'avons qu'une réponse.

Bien faire et laisser dire.

LE COUP DE TRIQUE.



LES GRANDES MARIONNETTES

### “ESTHER”, au Lycée Léonie de Waha.

Le 7 février a eu lieu au Lycée Léonie de Waha une représentation d'Esther dont la distribution était assurée par les élèves de cet établissement.

Une réussite complète couronna les longues journées de travail des élèves et le dévouement actif dont ont fait preuve Mlle Neujean et M. Delroye. A ces derniers nous adressons nos plus vives félicitations: ils furent les chevilles infatigables de cette entreprise lourde de responsabilité.

La pièce de Racine fut un véritable régal, tant pour la vue que pour l'ouïe, grâce à la corrélation établie entre la musique, fine et légère, si bien rendue par l'orchestre qui dirigeait M. Clockers, et l'ensemble formé par les chœurs, les costumes et les décors. On a beaucoup admiré les trois décors de M. Scaufflaire, qui rappelaient si bien les anciennes fresques d'Asie. Les costumes et les accessoires, réalisation hardie, contribuèrent grandement à créer l'atmosphère de l'époque.

Esther avait la grâce, la fraîcheur et la majesté requises par son rôle. Assuérus, drapé dans sa pourpre, avait grande allure; Aman sut finement nuancer son jeu et fit preuve de grandes qualités dramatiques.

Les artistes principaux étaient remarquablement entourés; E les surtout, éclairait la scène de sa puérile fraîcheur.

Le chœur rythmé, par ses attitudes de femmes antiques, donna aux tableaux un équilibre harmonieux.

De nombreuses délégations d'élèves remplissaient la salle lors de la première représentation. On peut citer les classes supérieures de l'Athénée et du Lycée, quelques universitaires, atmosphère fort sympathique de jeunes intellectuels que la grâce des jeunes talents charma durant les trois actes.

L'auditoire fut très impressionné par la puissance artistique de l'œuvre et l'élévation toute racinienne de l'interprétation.

VID.

## Esthète.

Dans l'humble profondeur de ma sincérité,  
J'aime ce qui est beau, ce qui fait bien à l'être,  
Voir le ciel toujours clair, ouvertes mes fenêtres  
Et sentir vivre en moi un cantique enchanté;

J'aime les cœurs hautains comme la liberté,  
Tout ce qui suit sans peur le sort qui l'a vu naître  
Qui sait mourir un soir, sans laisser apparaître  
L'ombre d'une tristesse et de son anxiété.

Mais la terre a toujours une voie différente,  
Si l'on suit ses chemins, la vie obéissante  
Nous ouvre ses trésors... Aux autres? Damnation!

C'est pourquoi la splendeur nous est inaccessible,  
Et pour celui qui touche un seul mot de son nom,  
La vengeance du ciel est certaine et terrible.

Rio de Janeiro, 13-3-36 Carvalho: « Révolte et Jeunesse », V. 5

## Chimères...

Des anges porteurs d'ombre,  
Avec de grands flambeaux,  
Viennent dans mes jours sombres,  
Comme en des hôpitaux.

Ils vont... et leurs prunelles  
Tendent vers un grand lit  
Que ma pauvre cervelle  
Imagine et maudit.

Tandis que mes malades,  
Habitant mon cœur noir,  
Tordent leurs vieux corps fades,  
Rêvant du repos.

O! impossible couche,  
Où guériraient mes maux,  
D'un baiser de ta bouche  
Des porteurs de flambeaux.

YVES LOUIS.

## LA MUSIQUE DE JAZZ

par Jean SPRINGUEL.

Cet article est uniquement adressé aux personnes mal informées qui confondent malencontreusement musique de jazz et musique de danse. Ce que je veux faire ici, ce n'est donc qu'une modeste initiation, que j'estime nécessaire: les connaisseurs voudront bien m'en excuser.

Certes, la pensée est une grande ressource humaine, qui peut nous procurer bien des satisfactions; mais il en est une autre qui est, à mon sens, infiniment plus agréable et souvent plus utile: c'est le rêve. L'une peut apaiser nos sens meurtris, mais l'autre est comme l'étréme qui ranime notre cœur: le contentement de soi ne vaut pas le bonheur, même s'il n'est qu'un leurre. Le rêve, c'est une grande libération des contraintes que nous impose la vie matérielle; c'est un élan vers un souvenir ou vers un idéal.

C'est de cet axiome de philosophie que participe la musique de jazz. Le jazz c'est avant tout la traduction en musique d'un regret ou d'un espoir, ces deux attitudes possédant, au point de vue musical, leur mode d'expression propre.

Un regret: c'est la nostalgie des émigrés de races noire et juive, qui portent gravée dans leur cœur la marque des injustices et des vicissitudes d'antan. Ce malaise intérieur, ces cris de détresse se traduiront en une musique triste, obsédante, puissamment suggestive: c'est ce qui se nomme le « blues ». Un espoir:

c'est la réaction contre cette nostalgie, soit par la foi en des temps meilleurs, soit, beaucoup plus souvent, par l'abstraction des réalités et le culte des satisfactions sensuelles. Cette excitation se traduira en une musique vive, joyeuse, délirante: c'est ce qu'on appelle la « folie du jazz » ou jazz « hot ».

A côté de cet aspect raisonné de la musique de jazz, la partie technique n'en est pas moins intéressante. Cette musique est principalement basée sur le rythme. Dans le cas d'une plainte, le rythme, lent et étouffé, contribue à garder à toute l'exécution du morceau ce caractère d'obsession bien typique. Dans le cas d'une espérance, le rythme, rapide et saccadé, maintient dans un état de tension continue la ferveur des corps et des esprits.

Pourtant, il ne faudrait pas décevoir de ce fait l'absence de toute complication technique. Chaque être s'exprime en fonction de ses connaissances. En matière de jazz, beaucoup de morceaux, simples mélodies, sont l'œuvre de compositeurs incultes, livrés à leurs seuls instincts. Mais il existe aussi des gens, avertis d'une culture générale et d'une intelligence musicale remarquable, qui réalisent de véritables chefs-d'œuvre de raffinement, recherchant surtout les harmonies rares.

Enfin, dans cette musique, la plus large part d'interprétation est laissée à l'exécutant. En principe, un air de jazz ne doit être joué deux fois de la même façon. Esclave des accords de base, l'instrumentiste peut cependant exprimer toute sa personnalité en une exécution tout à fait originale.

C'est là, me semble-t-il, la remarquable manifestation artistique que constitue la musique de jazz.

Jean SPRINGUEL.

Les contes de L'E. L.

### T'en souvient-il ?

Un carrefour, là-bas, perdu dans les bois d'Ardenne. Après la marche longue. Le printemps avait tout renoué. L'air clair et plein, tout chargé de senteurs neuves pesait, brusque, au creux de la poitrine. Ça sentait le moisi trouble et épais de la fagne. Et la glu des pins. Un goût rêche de genêt donnait grande soif.

Une envie de tout. De plonger des deux pieds dans les ruisseaux. De courir avec les chiens par les sillons mous. Ou à travers les buissons. S'arracher aux ronces sauvages. Envie aussi de grimper aux grands hêtres, là-bas. D'embrasser leurs troncs solidement, des bras et du plat des cuisses. Essayez la force qu'on sent pleine en soi, et s'agit. Manger des feuilles tendres au parais.

Et puis se coucher sur le sol, le nez dans la mousse, le ventre tout contre la fraîcheur de la terre, et s'étendre s'étendre... Sentir ainsi la terre vivre, l'écouter se battre. Contre qui? contre elle-même, comme toi, comme moi, comme tous.

J'ai senti tes yeux et les ai regardés sourire. Tout le printemps était dedans. Les crissements éperdus des sauterelles et l'odeur des broussailles et les champs fécondés. Et le sucré des fleurs. Et le frôlement amoureux des herbes. Et les grands arbres rudes de là-bas qui s'étreignent et se frappent à gros coups de branches. Et aussi la languur du ciel doux et la joie d'avant la rédisation.

Il y avait le printemps et encore plus. Plus que la richesse de la terre. Plus que la joie de partout et que ta joie à toi.

Je t'ai regardée toute. Tu étais belle. Tu t'es levée pour te mieux montrer. Haute devant moi. Et je t'admire, printemps dans le printemps.

Et puis alors, tu as voulu parler. Vite, j'ai mis ma main sur ta bouche. Pourquoi expliquer? Tu aurais dit: « Ceci est une pervenche de la famille des apocynées, et ça un épicea ». Comme s'il fallait toujours nommer les choses. Je t'ai laissée.

Tu ne pouvais plus rien me donner. Une minute, peut-être avais-tu été vivante, et je t'ai aimée.

Peut-être aussi, n'avais-tu rien compris du tout. Et cela n'a pas d'importance.

A toi, il restera toujours les pâtisseries et les jardins botaniques. Et à moi, un grand rêve bien court dont, certes, il ne te souvient pas.

Robert COLART.

Vous devez visiter  
nos départements :

## PAPETERIE

Cahiers - Carnets - Blocs-notes - Porte-plumes réservoir  
et Porte-mines des meilleures marques - Papier à lettre  
Enveloppes - etc.

## LIBRAIRIE

DICTIONNAIRES toutes langues  
LIVRES SCIENTIFIQUES  
REVUES - ROMANS (toutes les dernières nouveautés parues)

## ARTICLES pour le dessin et la peinture.

Papier à dessin - Papier calque - Pinceaux - Gouaches  
Toile à peindre - Couleurs - Pastels - Boîtes à compas  
Equerres, etc.

## Le Grand Bazar

Le plus vaste magasin de la région

réunit dans un vaste local, agréable et spacieux,

Une véritable EXPOSITION de  
tout ce dont vous pouvez avoir besoin.

Votre temps est précieux.

Ne le gaspillez pas en courses inutiles.

Adressez-vous directement au

# Grand BAZAR

de la Place Saint-Lambert. S. A.

LIÈGE



est en vente

à la LIBRAIRIE TUMMERS  
en face de la Maison

à la LIBRAIRIE HENRY  
rue du Pont d'Ile



# Têtes de pipes

et  
Pipes désoculottées.

Roman feuilleton inédit.

N° 10

Résumé des chapitres précédents :

Les circonstances actuelles ne nous permettent pas de vous faire, comme à l'habitude, un résumé tendancieux. La température devenant de plus en plus froide, nous décidâmes de faire une enquête dans les pays lointains, où gisent les lieux des foyers des paraboles. Ceux-ci ne donnaient pas une chaleur suffisante pour désengourdir les professeurs d'analytique qui s'y réchauffaient. Ceux-ci souffraient de la famine métallique, qui pèse lourdement sur le monde. « Pourquoi cette famine métallique ? » demandera sans doute un astucieux lecteur. Pour la bonne raison que des Champs tourbillonnaires avaient été dévastés...

CHAPITRE XXII (suite)

« Essaye, Jenny, de te faire enlever dans un endroit où tu pourras trouver l'Apollon Adonisant qui fera ton bonheur. Ne connais-tu pas le Comité pour la Retouche des Jeunes Beautés Universitaires ? Qu'attends-tu pour leur écrire ? Oh ! ne te méprends

pas sur le sens de mes paroles ; ce n'est pas pour te faire retoucher que tu iras là-bas. Non, non, non, mille fois non. Tu es trop éblouissante. Mais tu y trouveras le mari rêvé : Theunissen, par exemple, sera pour toi un parti tout indiqué. C'est un futur médecin d'avenir, sobre, tranquille, travailleur aimant. C'est une des étoiles de notre époque. Allez, reprends courage. Mais dépêche-toi surtout, car il doit être très recherché. »

« Quand Fernand eut fini de parler, il s'aperçut que Jenny pleurait de joie ; elle l'embrassa et partit en courant. »

« Elle partit trop vite d'ailleurs, car elle n'était pas à dix pas que Mou Mou creva de rire en quinquonce ? »

« Saperçu ! sursura-t-il, je l'ai eue, vite, allez, prévenir Colart et les autres. » Il avait enfilé quelques rues secrètes, et, devant de joie, il raconta son aventure.

Jenny allait donc servir d'hameçon ? Waha, Lemineur et Thibert avaient été de nouveau désignés pour la surveillance. Les trois héros de l'Amérique du Sud, avaient juré de ne plus se laisser rouler.

CHAPITRE XXIII

LE SQUALE VOLANT A ROULETTES

Tout ceci, évidemment, n'expliquait pas le pourquoi de la Réunion entre les professeurs-sus-nommés et quelques étudiants. Il est peut-être temps de dévoiler aux lecteurs impatientes ce qu'on y avait décidé.

Il était de toute évidence que, si l'on ne prenait pas de dispositions spéciales, Jenny Sandrillon serait enlevée sans que Waha, Lemineur et Thibert puissent tenter quelque chose, surtout si l'on voulait qu'aucune goutte de sang ne soit versée.

L'auto, l'avion, se montraient, en la circonstance, tout à fait inaptes à la poursuite qu'on devrait fort probablement effectuer. Nos amis devaient être possesseurs d'un engin capable de rouler, de voler et de flotter. De plus, il devait être excessivement maniable et devait pouvoir se déposer n'importe où avec facilité.

Le problème était ardu à résoudre et l'on avait fait appel aux plus grands spécialistes de notre Université, Allard, Hansz, Jacovleff, pour la partie aéronautique et automobile. Spronck, pour la partie navale, et Schoofs, pour les installations sanitaires et hygiéniques.

Après de longs palabres ces savants étaient arrivés à une solution très élégante et, sans perdre un instant, ils se mirent au travail.

Le temps pressait. Jenny avait l'air pressée de s'enfuir et elle envoyait lettre sur lettre au président du Comité pour la Retouche des Jeunes Beautés Universitaires. On décida de lui redonner un peu d'espoir et bas, pour calmer son impatience. Les plus beaux mâles de l'Université furent mandés et mirent en œuvre tous leurs moyens de séduction. Freddy en trouva même de nouveaux en laissant pousser sa moustache. Un autre alla même jusqu'à se laisser pousser la barbe. On peut d'ailleurs toujours voir ce jeune barbu à la Maison des Etudiants. Il est visible de 9 à 12 h. et de 4 à 6 h. Les enfants accompagnés de leurs parents ne payent que demi-place. Il est bien entendu que les anciens étudiants rappelés sous les drapeaux peuvent le voir pour rien.

Cette parenthèse fermée (mais nous estimons qu'elle devait être ouverte), nous nous permettons de vous exposer en toute simplicité et en toute sincérité, la suite de notre lamentable histoire.

Onze jours après, les plans et les devis étaient terminés. Georges Populaire fut nommé Président du Comité d'entraide aux étudiants kidnappés et chargé de recueillir les fonds nécessaires pour réaliser la remarqua-

ble invention de nos avisés professeurs. Huit jours après, la machine volante, roulante et flottante était construite et payée. (Un grand merci à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à cette grandiose réalisation. N. D. L. R.)

On appela cette nouvelle merveille « Le Squalo Volant à Roulette » : Système extensible et inflammable, il réalisait une synthèse merveilleuse de tous les arts de la technique. L'Art et la Science avaient accouché de ce monstre prodigieux.

CHAPITRE XXIV

La Poursuite Héroïque

Déguisés en sapeurs pompiers, Waha, Lemineur et Thibert attendaient près du Squalo volant à Roulettes, l'heure de son départ.

Jenny devenait d'heure en heure plus fébrile. Elle envoyait lettre sur lettre au Comité de Retouche des Jeunes Beautés Universitaires, suivant la Nouvelle Méthode de Bogouvlasky.

Un mercredi matin, elle arriva souriante à la Maison des Etudiants. Son sourire était triomphant. Elle avait mis sa belle robe blanche des dimanches, et quelques fleurs dans ses cheveux.

« Oh ! Fernand, dit-elle, en voyant Mou-Mou, comme je suis heureuse ! Je vais partir. On me cache tout, sais-tu. Je ne sais pas comment. On m'enlèvera. On me dit de garder le plus grand secret mais tu es un ami et je te révèle tout. Je crois, Fernand, non amour, que si tu ne m'avais pas donné ce merveilleux conseil, je serais morte dans tes bras. (Pauvre Fernand !)

« Je suis triste, Jenny, affreusement triste. Je t'ai donné un conseil, dans un moment de dépression nerveuse... et maintenant que je te vois partir, je le regrette. Je t'aimais, Jenny... comme un frère. Tu étais pour moi une véritable sœur, et ta seule présence m'était un baume sur mes blessures. »

J'enrage... et je sens que je donnerais volontiers quelques coups de pieds. Mais je suis pressé... Je vais au labo. Au revoir, Jenny. Ecris-moi, si tu ressens pour moi quelque affection.

« Au revoir, Fernand !  
— Adieu, Jenny. Mon cœur saigne.  
— Le mien aussi.  
— Ils saignent tous les deux.  
— Ah ! si on s'était compris avant.  
— Nous n'aurions pas fait cette bêtise.  
— Non.  
— Adieu, Jenny.  
— Adieu, Fernand.  
Et ils se quittèrent, les yeux secs, car au-

cul des deux ne croyait un traître mot de ce qu'ils venaient de dire.

Fernand, aussitôt sorti de la Maison, fonda à la recherche de Colart. Il le chercha longtemps, car Robert était sorti de chez lui pour aller chercher du chocolat. Fernand dut sacrifier une de ses nuits pour le retrouver et c'est chez Lolotte qu'il rencontra Bob vers 5 heures du matin. Celui-ci n'avait d'ailleurs pas encore de chocolat, et il attendait avec Léon Leurquin, la réouverture des confiseurs.

« Colart, l'heure est grave, dit Fernand. »

« Pourquoi ? »

« Jenny va être enlevée la nuit prochaine. »

« Bon. On va prévenir la D. C. A. Universitaire. Cours prévenir Waha, Lemineur et Thibert ; qu'ils se tiennent prêts à toute éventualité. »

« O. K. Bob, répondit Fernand avec flegme. »

Mais, sans avoir l'air de rien, il lui donna un coup de pied !

23 heures.

Une dizaine d'individus entourèrent discrètement la maison où loge Jenny. Une ligne téléphonique relia celle-ci au garage qui abrite le Squalo à roulettes, qui conduira trois héros.

C'est Bob Colart qui dirige les opérations. Comme il ne se passe rien, il demande à tous ceux qui sont là de faire quelques articles pour l'annuaire de l'A. G. Hélas ! Personne ne voulait en faire, et Bob était désolé.

Un sifflement discret déchira la nuit...

(Suite certaine au prochain N°)

Se Bière ?  
Ses liqueurs ?  
Son buffet froid ?  
Son restaurant ?

TOUT DE PREMIER CHOIX

Huitres fraîches tous les jours.

**Le CHARLEMAGNE**  
PLACE DU THEATRE

Camarades, faites vivre ceux qui nous font vivre.

Favorisez nos annonceurs.

**VOUS AUSSI...**

vous deviendrez un lecteur assidu de **La Dernière Heure** c'est le journal qui vous renseigne **LE PLUS RAPIDEMENT LE PLUS COMPLETEMENT LE PLUS SINCEREMENT**

**Le Pré Normand**  
RUE VINAVE-d'ILE, 9  
Téléphone 143.62  
Spécialité de Gaufres, Glaces et Repas légers  
Rendez-vous des Universitaires

**Radio J. B. DIRICK**  
30, rue de la Madeleine  
Ses postes merveilleux  
Ses amplificateurs à grande puissance  
Garanties très larges  
Facilité de paiement.

**Pharmacie Saint Remy**  
50, Rue Neuvise - Téléphone 140.48  
Spécialités Belges et Etrangères

**Maison Ch. Baré**  
27, Passage Lemonnier - Tél. 146.42  
Spécialité de Cartes de Visite - Lettres de Mariage - Naissance  
Timbrage  
FOURNITURES POUR ETUDIANTS.

**Maison MAGNETTE**  
MCRAND Sucre.  
Tout pour Etudiants, Militaires et Soeurs  
ARTICLES DE SPORTS  
Passage Lemonnier, 8

**Librairie S. TUMMERS**  
46, rue Sœurs de Hasque  
ACHAT ET VENTE DE TOUS LIVRES ET COURS UNIVERSITAIRES.

**Mots croisés N° 10**

HORIZONTALEMENT :

- Peuvent servir de pièce à conviction.
- Abattu.
- La voir le soir, rend optimiste.
- Consiste - Fut vraiment bête - Peigne.
- Conjonction - Etablit une maçonnerie pour des fondations.
- Négation - Mottlé d'un insecte - Endroit propice au vol.
- Etat-major - Sorti du char.
- Petit solitaire.
- Préposition - Trou.
- Celle de la gomme est bien connue.

VERTICALEMENT :

- Impulsance.
- Une partie des Alpes l'est.
- Sans vagues.
- Rayon - Bandes élargies en palette à chaque bout.
- Pièges - Sur la boussole.
- Ne savent pas.
- Assortit - Souche.
- Labourea la 3e fois - Ornement d'un poinçon.
- La Monongahéla en fait partie - Conjonction.
- Examiner - Banal.

**Réponses aux mots croisés N° 9**

HORIZONTALEMENT :

- Rétraction ; 2. Prisaît - A ; 3. Tressera - P ; 4. Res - On - Lie ; 5. Au - Binaire ; 6. IV - IRA - EMS ; 7. NE - N - IL - A ; 8. Assassin - D ; 9. R - Ru - Glui ; 10. Dictateurs.

VERTICALEMENT :

- R - Trainard ; 2. Epreuves - I ; 3. Très - S - C ; 4. Ris - Binart ; 5. Assoir - Usa ; 6. Caennais - T ; 7. Tir - A - Lige ; 8. Italie NLU ; 9. O - Irma - UR ; 10. Nappés - Dis.

Entre les réponses exactes qui seront envoyées ou données à Jules Olivier, rue du Centre, 16, à Herstal, avant mardi prochain, il sera tiré au sort un BON pour QUATRE DEMIS

CAQUETTES D'ETUDIANTS  
INDIQUES  
**L. DEVILLEZ**  
Passage Lemonnier. 30 - Tél. 143.37

LUNETTES  
COMPAS  
PHOTO  
MICROSCOPES

**Le maître opticien Smalt**  
19, rue de la Régence

Ont envoyé une réponse exacte : Joosen Charles ; Schoubben Georges (1re méd.) ; Dor Arthur (Ath.) ; Pire Georges (Ath.) ; Geukenne Arthur (1re chim.) ; Duchesne A. (Ath.) ; Leroy Henry (1re méd.) ; Orban Marcel (1re méd.) ; Bertrand Gérard (1re philo.)

L'heureux gagnant des quatre demis est Geukenne Arthur, rue E. Solvay, 5, Sclessin. Tu vas décrocher la « timbale » (sic), Arthur, Grand bien te fasse.

**BERLITZ - SCHOOL**  
Boulev. de la Sauvenière, 23 Liège  
Téléphone 258.35

**Café des Etudiants A LA COUPOLE**  
Rue de l'Université, 22, LIÈGE  
12 BILLARDS au premier étage  
BUFFET à bon marché

Dans la salle de Billards, la Consommation est facultative pour les Etudiants

Spécialités belges et étrangères  
Eaux minérales  
Pansements  
**Pharmacie VIVARIO**  
Coin de la rue de l'Université et de la place du XX août

**STRAPS** GRAINES et PLANTES  
Spécialiste de la Décoration  
Art Floral -- Membre Fleurpop  
Ordres pour le Monde entier  
63, Rue d'Amersour, 63, Liège  
Téléphone 102.78

**CAFE CENTRAL**  
HOTEL - RESTAURANT  
PLACE DE LA REPUBLIQUE FRANÇAISE  
Télé 101.01  
Salons pr Nc es, Banquets, Réunions

La première Ecole du monde  
POUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES ETRANGERES

**BERLITZ - SCHOOL**  
Boulev. de la Sauvenière, 23 Liège  
Téléphone 258.35

**CAFÉ DU PÉLICAN**  
Rue Cathédrale  
TEL: 4388  
CONSOMMATIONS 1er Choix

Empr. BOVY, 5, rue du Jardin Botanique  
Téléphone 144.35

954537-110

**LISEZ L'EXPRESS**  
JOURNAL QUOTIDIEN  
FRANC BIEN INFORME LIBRE

**TIRLEMONT**  
RAFFINERIE TIRLEMontoise  
Exigez le sucre scié rangé en boîtes de 1 kilog